

# Souvenirs de Lucey... dans les années 1960

## La BOUTIQUE

par François SIMONIN

### CHAPITRE 1 : L'ARRIVÉE À LA BOUTIQUE

- Maman, mes chaussures neuves me font mal aux pieds quand je marche !

- Montre-moi!... Où te font-elles mal ? Elles ne sont quand même pas trop courtes... On a pris une taille de plus exprès pour qu'elles te fassent de l'usage !

- Non, c'est au niveau du coup de pied et derrière !

- Ah ! Alors ce n'est pas grave ! C'est parce qu'elles ne sont pas encore faites à ton pied... Va les donner à Papa, il est justement à la Boutique, il te les mettra dans la forme et t'écrasera le contrefort au marteau !

Papa, pour arrondir ses fins de mois (si on peut dire, car il n'était pas payé au mois, tant s'en faut, avec son métier d'agriculteur), était le cordonnier du village. Il avait appris la cordonnerie à Trondes, un village à six kilomètres de Lucey. Il y était en apprentissage quand il avait moins de vingt ans. Il aurait aimé en faire son métier à temps plein pour être justement embauché chez un patron et toucher un salaire mensuel.

Il n'aimait pas être dépendant des récoltes incertaines et surtout d'être patron, car cela donnait de trop grandes responsabilités et puis il était trop modeste, peut-être à cause de son éducation chrétienne (« Bienheureux les pauvres d'esprit, car le royaume des Cieux leur appartient » d'après les Béatitudes..., disait le curé à la messe). Il aurait aimé travailler à la cordonnerie de Toul comme employé bien sûr..., ou être fonctionnaire comme le sont devenus ses trois fils.

Mais la vie en a décidé autrement, il a dû reprendre, bon gré mal gré, la mini exploitation d'agriculture de son père, le pépère Eugène.

Il devait être heureux de faire de la cordonnerie, car je me souviens l'entendre souvent siffler ou chanter à tue-tête quand il travaillait à la boutique..., son atelier de cordonnier..., son coin à lui..., bien à lui...

L'enfant enleva ses satanées chaussures neuves qui lui faisaient mal aux pieds et fila en chaussons à la boutique, en passant par le grenier pour ne pas les salir. Il monta une volée d'escaliers et tourna à droite en allumant. Il passa une porte qui l'amena dans le grenier où il faisait sombre malgré la lumière, tamisée par les toiles d'araignées, de l'ampoule de faible puissance. Il avança à tâtons. Devant lui, il laissa tout un bric-à-brac de matériels pour la lessive et tourna à sa gauche. D'un côté, à droite, un grand tas de bois de chauffage et de l'autre, après une petite marche, le stock de sarments pour allumer le feu. La lampe n'éclairait pas jusque-là et il y faisait un noir d'encre qui lui "foutait la trouille". Les bâches des mirabelles étaient rangées là et elles faisaient des bosses. Un ogre, comme dans le Petit Poucet, était couché là-dessous et il dormait en respirant fort, ce qui faisait trembler les bâches...

Le gamin s'éloigna à pas de loup pour ne pas le réveiller... Un miaulement le rassura. C'était le chat qui "courait les souris". Il soupira et d'un bond, prit les jambes à son cou pour descendre les escaliers qui menaient à la boutique. Il frissonna, mais le plus effrayant était passé. Il avait encore une fois réussi à vaincre l'épreuve du monstre ! Le plafond était plein de grandes toiles d'araignées qu'il imaginait noires, velues et énormes. Arrivé presque en bas des marches, il déboucha sur un palier donnant sur un autre escalier qui menait à la cave. Il tourna à droite dans le noir presque complet. Il fuit le recoin qui abritait d'autres créatures sataniques. Enfin, il entendit les coups de marteau et le sifflet soutenu de son père.

Ouf ! Il respira un grand coup et avança vers la faible lumière de la porte vitrée de la boutique. Il sifflait bien le père ! Il avait du coffre et il savait faire des trémolos et différentes intonations dans son sifflement. Il savait aussi siffler en inspirant ainsi il pouvait faire durer longtemps sa mélodie... Le frère de l'enfant, Jean-Marc, savait aussi faire des trémolos. Quand il serait grand, il sifflerait comme eux.

Quand il était jeune, le père avait appris plein de chansons et quand il ne sifflait pas, il chantait. Il connaissait bien les paroles. Ça faisait chaud au cœur du fiston de l'entendre pousser la romance. Il avait une belle voix qui inondait tout le quartier quand il chantait, la fenêtre de la boutique ouverte sur la rue.

## CHAPITRE 2 : LA BOUTIQUE

Il poussa doucement la porte toute basse, faite pour un petit gabarit comme son père. Il regarda et inspira une odeur forte qui lui envahit les narines, la gorge et les poumons. Elle lui monta à la tête, mais il s'habitua rapidement, car il connaissait bien cette odeur enivrante, c'était celle de la colle au néoprène.

Son atelier était minuscule, on aurait cru une maison de poupées. Tout était bien rangé et avait sa place même si tout était poussiéreux et antique. La pièce était en contrebas de la rue, si bien que la fenêtre était presque au niveau du trottoir. On pouvait facilement passer par l'ouverture, à condition de se baisser et de se faufiler sur les genoux sur le rebord très large de la fenêtre, car le mur de pierre de la vieille maison était très épais. On était en fin d'après-midi et une maigre lumière entraînait par la fenêtre sans rideaux, insuffisante pour éclairer la pièce. Le père avait allumé la lampe qui pendait, avec son abat-jour en papier journal, au bout d'un long fil électrique juste au-dessus de la table de travail.

Il était assis sur une vieille chaise en bois avec un coussin épais. Elle était si basse que ses genoux remontaient à la hauteur de ses hanches. « C'est exprès pour travailler sur mes genoux bien à plat », disait le cordonnier. Il portait une chemise à carreaux bleu nuit et, sur son éternel bleu de travail, un grand tablier avec une bavette de coton bleu foncé. Celui-ci était tout maculé de taches de colles jaunâtres et de traces brunes et noires du crêpe, des teintures ou des cirages. Il avait sur son crâne chauve son inusable béret noir à ras des lunettes qu'il portait au bout du nez. Il était penché sur son ouvrage, coincé entre ses jambes. Il clouait une semelle sous une chaussure, enfilée à l'envers sur son enclume portative qu'il tenait entre ses genoux. L'enclume était fichée sur un bloc de bois cylindrique, posé sur le sol.

Concentré sur son travail minutieux, il clouait des petites pointes « tête d'homme » tout autour de la semelle de crêpe noire qu'il avait collée au préalable avec la colle au néoprène. Il avait un drôle de petit marteau à deux têtes : l'une était ronde et plate et l'autre était presque sphérique. Il pointait le clou qui était minuscule entre ses gros doigts calleux, habitués aux travaux des champs. Il l'enfilait à petits coups serrés à ras de la semelle avec la tête plate et terminait par un coup sec avec l'autre tête du marteau pour l'enfoncer profondément...

Sans le voir, il avait senti la présence de l'enfant. Il releva la tête, arrêta de siffler et dit simplement :

- Ah ! C'est toi François ! Qu'est-ce qui t'amène avec à la main ta belle paire de chaussures, ce n'est pas encore Noël pour la déposer dans la cheminée !

L'enfant répondit, un peu déboussolé par sa question et ne comprenant pas la plaisanterie .

- C'est Maman qui m'envoie pour que tu les mettes dans la forme et que tu écrases le contrefort... Elles me font mal aux pieds !

- Si elle te l'a dit, je le fais ! répondit-il avec un brin d'ironie signifiant qu'à la boutique c'était lui le patron et qu'on ne lui en imposait pas dans son domaine...

Il attrapa les chaussures que lui tendait gauchement le gamin et les posa sur le bric-à-brac d'outils qui encombraient sa table de travail. On pouvait y voir : une petite boîte de conserve remplie de pointes, plusieurs couteaux de cordonnier en fer plat sans manche, une pince plate à larges mors, une petite pince coupante et des morceaux de toutes les tailles et de couleurs brunes ou noires de cuir, crêpe ou caoutchouc couvrant toute la surface du plan de travail.

Il laissa tomber l'enclume avec la chaussure à ses pieds, s'empara d'un objet bizarre, au milieu d'autres aussi hétéroclites, rangés sur une large étagère à sa gauche. C'était une forme à chaussure. Taillée dans un joli morceau de bois tout lisse, elle ressemblait grossièrement à un petit pied, coupé en deux dans le sens de la longueur et muni d'une longue vis à gros filet. Celle-ci avait une poignée en métal à une extrémité et à l'autre, rentrait dans un écrou fixé entre les deux pièces de bois.

Il prit une des chaussures de l'enfant et enfonça la forme à l'intérieur. Ensuite, il tourna la vis avec la poignée et, comme par enchantement, le pied en bois enfla et prit la forme de la chaussure. Il donna quelques tours de vis et força ainsi la chaussure à s'élargir.

- Voilà, c'est fait ! dit-il en repoussant sur la table la chaussure avec sa drôle de vis qui dépassait comme une prothèse en fer noir. Il faudra donner un petit coup de vis dans un quart d'heure ! Et laisser agir la forme pendant une bonne journée...

- Et l'autre chaussure, tu ne fais rien ? dit l'enfant inquiet.

- Bien sûr que si, mais, je n'ai qu'une petite forme pour les chaussures d'enfants, je le ferai demain... Ne t'inquiète pas, va... Et j'écraserai aussi les contreforts comme ta mère a dit... ajouta-t-il en souriant.

- Je pourrai le faire papa ?

- Si tu veux... Mais il faudra y penser...

- J'y penserai, dit le garçonnet en s'asseyant sur la caisse en bois juste à côté, à droite de sa table. Je peux te regarder travailler ?

- Bien sûr fiston... Tu veux apprendre la cordonnerie ?

- Oui, j'aimerais bien être cordonnier quand je serai grand !...

Un hochement de tête d'un air entendu et le père reprit son travail sous les yeux avides de savoir du fils, qui d'un coup d'œil circulaire cherchait à percevoir les secrets du repaire de l'homme.

Sur le côté, à gauche de sa table, il avait cloué, il y a longtemps, une bande de cuir, déformée et lustrée par l'usage qui faisait des petites poches où il pouvait ranger ses petits outils tels que pinces, tournevis ou poinçons et autres outils avec des noms inconnus pour le chérubin. À gauche encore, sur le mur, était fixée une série de petites étagères qui supportaient des petites boîtes de conserve sans couvercle en fer blanc, piquées de rouille, toutes du même gabarit. Dans celles-ci étaient rangées toutes sortes de pointes. Il y en avait des toutes petites sans tête, des moyennes et des grandes avec des têtes plates ou poêlées. À côté et au-dessus, on trouvait des boîtes en carton ou en bois, de diverses tailles, débordant des étagères étroites. Y étaient rangées ses pièces détachées : des talons en caoutchouc, des grands pour les chaussures d'hommes et des minuscules pour les talons aiguilles de femmes, des fers à clouer au bout des semelles ou des talons...

En bas, au niveau de la table une étagère plus large supportait des petites et grosses boîtes et des bouteilles, hermétiquement fermées, qui contenaient des produits comme de la colle, des teintures et des cirages de toutes les couleurs. Dans le coin, à gauche, une petite bouteille jaunâtre en verre, fermée par un bouchon taillé à la main se détachait du lot. C'était la bouteille de colle au néoprène ! Le père la remplissait régulièrement avec la grosse boîte en fer blanc placée à côté, comme une nourrice. Elle était mise à l'envers, en équilibre sur le bouchon, pour que la colle descende dans le goulot afin qu'elle coule plus rapidement.

Ce que l'enfant aimait par-dessus tout c'était d'ouvrir cette petite bouteille de colle au néoprène ! Le bouchon était tout recouvert de colle séchée et quand on l'enlevait en n'oubliant pas, avant, de retourner la bouteille à l'endroit, il s'en allait à regret en faisant de grands fils de colle accrochée au goulot comme le gruyère fondu dans les pâtes colle après la fourchette. Et cette odeur envoûtante qui l'enivrait... Combien de fois le père l'avait-il réprimandé en lui prenant la bouteille des mains et en la rebouchant fermement ?

- Arrête de jouer avec la colle, tu t'en mets plein les doigts et tu n'arriveras plus à l'enlever ! En plus, t'en mets partout sur la table !

Tout était calculé dans cet atelier pour pouvoir servir rapidement... Tout était obsolète et plein de poussière, mais la moindre chose semblait attendre tranquillement son moment pour servir. Étaient omniprésents les odeurs et les parfums des objets en tout genre. La colle au néoprène avant tout, mais aussi le crêpe, les cuirs, les poussières envoyées dans l'air par la machine à poncer, mais aussi les cirages et teintures et la poussière de maison. Impossible de faire le ménage dans tout ce fatras !

Toutes ces senteurs dans cet espace confiné !

L'enfant regarda sa montre et dit.

- Ça fait un quart d'heure papa ! Je peux faire ma chaussure ?

- Oui, vas-y, dit-il en la lui donnant avec sa forme.

- Je tourne la poignée dans quel sens ?

- Dans le sens des aiguilles d'une montre...

Le fiston agit sur la manette en faisant deux tours de vis puis cela devint très dur à tourner alors il capitula.

- C'est bon, je referai un coup tout à l'heure...

À côté des étagères, vers l'arrière, entre la machine à poncer et le mur, les grandes plaques de cuir pleine fleur et croûte de cuir ou crêpe sentaient bon le neuf. Le cordonnier y découpait, après avoir fait un patron sur une feuille de papier tirée d'un vieux cahier d'écolier, les semelles ou autres pièces de cuir.

De l'autre côté, à droite de la table de travail, devant la fenêtre, une grande caisse haute comme un banc avec un couvercle en bois qui se levait comme un vieux pupitre d'écolier. L'homme y mettait les chutes de caoutchouc et les vieilles chambres à air pleines de rustines.

À droite encore, dans le coin, un minuscule fourneau à bois avec un long cor, comme un cou de girafe, qui montait au plafond et qui chauffait, autant que le petit fourneau, l'atmosphère agréablement parfumée d'odeurs de bois brûlé.

L'enfant aimait s'asseoir sur la caisse en bois, le dos au feu et les yeux rivés sur le travail qu'accomplissait, avec tant de minutie, le père.

Devant le fourneau, toujours à droite, mais contre l'autre mur, la machine à coudre se chauffait les reins. On aurait cru une vieille grand-mère, tout en os. La machine était différente de celle de la mère, car elle n'avait pas de table de travail, pour glisser le tissu à coudre, ni de couvercle en bois verni pour la protéger de la poussière. Elle paraissait toute décharnée et sans vêtement pour la couvrir et lui tenir chaud. Heureusement qu'elle était près du feu sinon elle aurait tremblé de tous ses membres de métal. Elle paraissait toute nue et l'on pouvait voir tout son mécanisme de fer noir. La grande roue à gros rayons, comme une roue de mobyette, commandée par la pédale à pied et son excentrique.

La courroie reliait la grande roue à la petite roue, au-dessus, qui entraînait le mécanisme pour coudre ; celle-ci était toute polie par le passage glissé de la main du père comme une caresse. L'aiguille n'était pas protégée et était beaucoup plus grande et grosse que celle de la machine de la mère. Elle allait aussi beaucoup moins vite à faire ses va-et-vient. Elle ahanait à l'ouvrage avec sa grande dent déchaussée. Il faut dire qu'elle devait coudre du cuir beaucoup plus épais et plus dur à traverser que la fine étoffe tissée de la

machine de la mère... et avec un fil plus gros et tout poisseux !

Elle était néanmoins élégante et distinguée, la vieille dame, et papa la manipulait avec beaucoup de douceur et d'attention. Il n'hésitait pas à la huiler avec sa petite burette rouge ! Il n'y avait que lui qui avait le droit de la caresser. Il avait trop peur qu'on lui dérègle son mécanisme ou qu'elle ne transperce la main d'un curieux, avec sa longue aiguille effilée ! Elle impressionnait par sa robustesse en même temps que sa délicatesse, malgré son grand âge. L'enfant portait beaucoup de respect et d'admiration à cette vieille dame pleine de charme... quand elle était au repos ! Car, quand elle travaillait, elle était inquiétante et revêche comme sa grand-mère Laurence...

Après l'avoir cajolée, papa s'asseyait devant la vieille dame et enfilait la chaussure autour du bras de l'ancêtre, terminé par un poing fermé. Puis, après avoir élané la petite roue à la main, il pédalait des deux pieds et l'aiguille allait et venait doucement, puis, plus rapidement. Elle perforait le cuir épais et rentrait dans le poing pour aller chercher l'autre fil dans la navette qui tournait comme une folle. Elle faisait ses allers-retours avec des claquements brefs et métalliques comme si la vieille personne cognait sa longue dent sur un os de son poing. La navette, elle, cliquetait doucement avec le bruit feutré d'un frottement ajusté et bien huilé.

Tout juste si l'on osait appuyer un pied sur sa pédale pour faire tourner la grande roue et en gardant bien les mains hors de portée du poing serré de la vieille sorcière ! Le mouvement de l'aiguille faisait peur comme si l'incisive de la vieille mégère cherchait à harponner les doigts du dégourdi de passage !

Mais la machine qui était la préférée du garçon était la grosse machine à poncer ! Elle était juste derrière la chaise du père. Il pouvait jouer un peu avec elle, bien qu'elle fût bien plus grande et plus bruyante que la machine à coudre. C'était une meuleuse avec trois meules et une brosse cylindrique, sur un grand axe horizontal, entraîné par une large courroie en cuir et un gros moteur électrique.

Quand la machine était à l'arrêt, l'enfant aimait bien passer sa main dans les longs poils drus et hérissés de la brosse ou frotter le doigt sur les toiles émeri

de différents grains des meules... Mais, quand elle tournait, elle lui faisait peur. Elle faisait un gros ronflement rauque qui venait du cœur de la machine, ajouté au sifflement aigu des disques à meuler en rotation. ! C'était autre chose ! Il ne fallait plus mettre la main ! Le papier rugueux aurait arraché la peau du doigt et la brosse aurait entraîné la main et le bras avec ! Le gosse prenait une grosse chute de cuir et l'approchait doucement de la meule la plus fine pour la polir ou bien il prenait une chaussure et la mettait dans la brosse en la tenant fermement et la machine lustrait le cuir en un clin d'œil ! Le père n'aimait pas trop que le gamin joue avec la machine et il le surveillait toujours d'un œil réprobateur.

Quand le père avait fini la pose d'une semelle, il mettait en route la machine avec le gros interrupteur, après avoir élané une meule à la main. Il attendait que la machine ronronne bien et que les disques tournent à leur vitesse nominale puis il passait la tranche de la semelle sur les meules en commençant par la plus grosse et usait ainsi l'excédent de crêpe qui dépassait de la chaussure. Cela projetait des grains et des poussières de caoutchouc dans le bac en dessous de l'axe de rotation. Un petit coup à la brosse pour polir le tout et c'était prêt ! La rotation des disques et de la brosse faisait du vent qui projetait les fines particules en suspension dans l'air de la pièce minuscule. Ce qui créait l'odeur forte de caoutchouc ou de cuir râpé ! Après avoir mis la chaussure dans la forme, l'homme reprit son cloutage de la semelle et se mit à chanter :

*Elle est toujours derrière,  
Derrière, derrière  
Elle a compris ce que Monsieur le Maire lui a dit  
Elle ne quitte plus son mari  
Il voudrait bien aller faire au bistrot  
Une bonne belote en prenant l'apéro  
Son petit tiercé comme font tous les copains  
Mais y a jamais moyen  
Refrain*

Le fils comprenait bien que la chanson était adressée à sa femme, « la Germaine », qui supervisait tous ses faits et gestes et qui l'empêchait un peu de vivre sa vie, mais il l'aimait d'amour...

Le père termina rapidement le cloutage de la deuxième chaussure, puis il se leva et mit en route sa machine à meuler. Il tourna le dos à l'enfant, mais

continua à chanter à tue-tête pour couvrir le bruit de la machine et pour qu'il l'entende bien...

*Désespéré, le pauvre se fiche à l'eau  
Mais son épouse fait comme lui aussitôt  
Le malheureux en arrivant au fond  
S'écrie « Oh ! Non de non ! »*

Complice, le fils reprit le refrain avec lui  
*Elle est toujours derrière,  
Derrière, derrière...*

### CHAPITRE 3 : LA LEÇON DE CORDONNERIE

Pendant qu'il meulait la semelle en chantant, l'apprenti cordonnier prit des chutes de cuirs et de crêpes sur la table, la boîte de pointes et le marteau et essaya de clouer les morceaux ensemble sur l'enclume qu'il tenait entre ses genoux comme le faisait à l'instant le maître. L'adulte entendit le bruit du marteau, se retourne et lui dit instantanément en regardant son travail.

- Amuse-toi plutôt à clouer cuir sur cuir, c'est plus facile. Le crêpe, c'est difficile à transpercer avec la pointe. Fais bien attention de ne pas te taper sur les doigts !

- C'est quoi, du crêpe ?

- C'est du caoutchouc fait avec du latex qu'on tire de la résine d'un arbre qu'on trouve en Afrique, l'hévéa.

Il reprit son travail à la machine. Il jubilait de sentir derrière lui son fiston jouer au petit cordonnier...

Il reprit de plus belle sa petite chanson.

*En arrivant aux portes du paradis  
« Êtes-vous marié ? »  
Que le grand Saint-Pierre lui dit  
Il lui répond : « Hélas, oui, attendez !  
Ma femme n'va pas tarder  
Tiens, tiens la voilà ! »  
Elle est toujours derrière, derrière, derrière,  
Je croyais bien me planquer au Paradis  
Elle me suit jusqu'ici !*

Après avoir assemblé les deux morceaux de cuir, l'enfant se leva pour prendre un fer et le clouer dessus. Ils étaient dans une boîte qui se trouvait derrière le maître qui sentit la manœuvre du fils. Il se retourna et lui indiqua une boîte où il pouvait en choisir un. Ce n'était pas des neufs, ils étaient un peu rouillés et tordus. L'enfant fut un peu déçu, mais il en choisit un petit en bon état et retourna s'asseoir en ayant pris au pas-

sage une boîte de pointes à grosses têtes. Un moment après, pour couvrir le bruit de la machine et sa chanson il cria :

- Est-ce que je peux prendre un couteau pour couper ce qui dépasse du fer ?

Instantanément, l'adulte se retourne et dit d'un souffle.

- Non ! C'est trop risqué ! Tu vas te couper un doigt ! Prends la paire de ciseaux, c'est moins dangereux !

En quelques coups de ciseaux, il finit la coupe et il voulut fignoler à la machine comme son père, mais celui-ci l'en empêcha en le sermonnant.

- Attends que j'aie fini ! C'est dangereux de travailler à deux sur la même machine. Il faut que je te surveille, car ton morceau de cuir est bien petit... Tu risques de te râper les doigts !

Il termina son travail, arrêta la machine et dit.

- Vas-y et dépêche-toi pendant que la machine tourne encore !

L'apprenti s'appliqua et en deux secondes c'était fait ! Il passa son ouvrage dans la brosse pour le polir et tous deux s'assirent sur leurs sièges respectifs aussi fiers l'un que l'autre. Le père prit la chaussure avec cette drôle de vis dedans et donna un coup de serrage puis il saisit l'autre en disant lentement avec emphase et pédagogie.

- Écoute, je vais t'apprendre les différentes parties d'une chaussure : voilà ! Ça c'est la pointe, là où sont les lacets c'est l'empeigne, derrière c'est la tige et le contrefort. À l'intérieur une semelle en liège pour le confort du pied, en dessous la semelle d'usure en crêpe et entre les deux, la semelle première en croûte de cuir sur laquelle est cousu le dessus de la chaussure en cuir pleine fleur... Ce n'est pas trop compliqué ?... Ça va ?

Le fils hochait la tête pour lui montrer son assentiment, mais il était un peu abasourdi par tous ces mots nouveaux et surtout par la longue tirade. Ce n'était pas souvent que son père lui parlait si longtemps...

Après un petit temps de réflexion, l'adulte reprit son monologue mais en ayant perdu de sa fougue de pédagogue au profit d'une certaine amertume.

- Maintenant avec les chaussures modernes, il n'y a plus de première. Le dessus est collé et cousu sans la traverser complètement sur l'envers de la

semelle d'usure. C'est moins solide, mais ça coûte moins cher à fabriquer. Par contre, je ne peux plus les ressemeler!... Bientôt avec le plastique et les semelles modernes je ne saurai plus rien faire du tout ! Ce sera la fin des petites cordonneries ! Les gens jetteront leurs chaussures dès que la semelle sera abîmée ou le talon décollé. Regarde ! Justement... Le talon de cette chaussure de femme, il est tout creux, je n'ai plus de place pour clouer une pointe et de plus il est en plastique alors la colle au néoprène ne tient pas !... Tu vois, je ne sais pas si le métier de cordonnier a beaucoup d'avenir !...

- Il faudra bien qu'on mette toujours des chaussures quand même !

- Bien sûr, mais, elles se feront en usine et, même plus cousues mais seulement collées à la presse avec des colles surpuissantes...

Le gosse s'exclama plein de désarroi.

- On n'utilisera plus ta super colle au néoprène ?

- Si... mais juste pour les grosses chaussures de travail ou de marche... et pour coller les rustines sur les chambres à air de vélo ! Quand je pense qu'à la fin de la guerre je faisais entièrement les chaussures de travail de la semelle jusqu'aux lacets... Et tout en cuir ! Après la guerre, j'ai même fait des chaussures en carton avec les semelles en caoutchouc tirées de vieux pneus ou de grosses chambres à air de voitures !

Tout à coup, ils furent tirés de leur mélancolie par des coups frappés sur une vitre de la fenêtre. L'enfant sursauta et vit sa mère faire de grands gestes pour que son homme lui ouvre la fenêtre.

#### CHAPITRE 4 :

#### LE PÈRE ET LE CLIENT

Le fils attrapa la poignée de l'espagnolette et la tourna en tirant dessus. Un air frais rentra dans le local minuscule, surchauffé par la chaleur animale et celle de la machine. Dehors il faisait nuit noire. Il n'avait pas vu la nuit tomber.

- C'est l'heure de la soupe!... Il fait une chaleur d'enfer dans ta boutique ! Pourquoi n'as-tu pas ouvert ta fenêtre ? Ça pue là-dedans ? Il y a le Clément Goujot qui demande si ses chaussures sont refaites...

Semblant tombé des nues et contrarié le mari grommela dans ses dents en enlevant son tablier.

- On arrive...

- Dépêche-toi ! C'est des patates rôties ! Et toi... Va te laver les mains, elles sont toute noires !

L'enfant sortit par la fenêtre et s'éclipa rapidement sans penser à montrer son œuvre à sa mère... Il courut à la maison en évitant un vieux vélo qu'il ne connaissait pas et qui barrait l'entrée de la porte. Il cavala sur les trois marches qui menaient du couloir à la cuisine et ouvrit la porte. Un grand bonhomme avec des pieds immenses, un large pantalon gris à grosses côtes et une veste de bleu de travail le toisa derrière ses grosses lunettes à monture beige. Il avait l'air emprunté avec sa grande casquette à la main.

Le gamin murmura, en baissant les yeux, un bonjour timide. Le géant lui répondit en parlant avec une grosse voix très lente, mais pleine de respect.

- Bonjour François... Comment ça va ? Tu as grandi dis donc... Ça te fait quel âge à l'heure d'aujourd'hui ?

Le même marmonna dans ses dents qu'il avait neuf ans et demi et se carapata dans la salle de bain. Tout ému, il se lava les mains en frottant énergiquement les traces de colle devenues noires. C'était difficile et, il dut racler avec les ongles et laver avec de la lessive qu'il piquait dans la grande boîte à côté de la machine à laver toute neuve. Une révolution pour la mère, cette machine Electrolux... Finies les lessiveuses sur la cuisinière à bois qui devaient bouillir des heures et l'aller-retour avec la brouette au lavoir municipal...

En sortant de la salle de bain, il tomba sur son père qui revenait de la boutique par le grenier pour fermer fenêtre et volets de son atelier. Il tenait une paire de chaussures à la main et les lui tendit.

— Tiens, donne ça au Clément pour le faire attendre, le temps que je me lave les mains !

Les chaussures étaient si lourdes et si grandes que le chérubin ne pouvait pas les tenir dans une seule main ! C'étaient des énormes sandales tout en cuir et

ressemelées à neuf en crêpe épais. De vrais battoirs ! Il batailla pour ouvrir la porte de la cuisine avec les chaussures dans les bras et apparut devant tout le monde en faisant tomber une chaussure. Le frère, qui était à table, vint à son secours, prit les sandales et les apporta au Clément Goujot qui n'avait pas bougé. La sœur, assise aussi à table, regarda son frère avec compassion.

- Ce ne sont pas des chaussures, ce sont des bateaux, ces sandales... ? dit le frère en regardant ébahi et hilare, les pieds immenses du Clément.

- Hé oui ! C'est du 48 ! Je les fais faire sur mesure ! répondit le Clément sans vergogne, ni complexe.

Il faut dire que c'était un solide gaillard de presque un mètre quatre-vingt-dix !

Là-dessus arriva le père qui proposa aussitôt au Clément de s'asseoir et de prendre un verre de rouge. La table étant déjà mise, la mère protesta du regard, sans mot dire, contre son homme, « les patates rôties seront foutues s'ils s'installent à boire un coup ». La contrariété dut se lire dans les yeux de la mère, car le Clément Goujot, qui d'habitude était sans gêne, refusa l'invitation et demanda le prix de la réparation.

- J'ai changé les boucles et fait un ressemelage complet, semelles et talons... Ça fait vingt francs... Tu es rechaussé à neuf comme ça !

Le Clément sortit un tout petit porte-monnaie de sa grande poche du pantalon, posa la monnaie sur la table et dit en admirant ses sandales.

- J'en ai pour mon argent ! C'est du beau boulot Étienne ! Merci tout plein ! Et bon appétit à vous !

Et il s'en retourna tout content, comme un enfant, avec sa belle paire de chaussures, comme un cadeau du père Noël...

Le père jubilait et l'enfant aussi... comme s'il avait participé à la réparation !

- Allez ! On mange ! s'impatientait la mère en mettant la cocotte sur la table.

Quelques cartes postales anciennes de Lucey...



Lucey (Meurthe). - Vue d'ensemble.



*Mes meilleurs baisers  
Irma Grosjean*

La Lorraine Illustrée

31 - Environs de Toul. - Lucey. - La Grande Rue.

Édition Oury, Toul.

